LA DISGRACE du fauory de la Fortune.

PRESENTÉE AV ROY.



A PARIS.
Chez Ioseph Guerreau, demeurant de-
uant la grand porte du Pallais, pres
sainct Barthele[illegible], au Cha-
peau R[illegible]al.
1617.
AVEC PERMISSION.



LA DISGRACE DV FAVORY de la Fortune.



S'IL eſt vray qu'il n'y ayt rien de plus ferme, que l'inconſtance : D'autant qu'elle perciſte touſiours en ſon changement, qui peut-il auoir de plus aſſeuré que ce qui ne l'eſt pas ? Socrate definit le temps, (dont on ne peut arreſter le poinct d'vn inſtant en ſes mouuemens, par la viteſſe de ſon cours,) par le Symbole de la fermeté, parce qu'il eſt touſiours, ſans eſtre iamais preſent. De ſorte que ce qui eſt plus ſtable, c'eſt ce qui roule dans le decours de ſon neant, & par vn terme limitté de ſoy-meſme, paſſe de ſiecle en ſiecle pour aboutir à ſa fin. C'eſt auſſi ceſte Loy de la nature, que tout ce qui ſubſiſte en eſtre , a ſon decroiſſement. Et m'eſleuant plus haut ie diray ; Qu'encores que le Soleil renouuelle ſes ans &

ſa courſe, ſes iours ſont limitez dans le temps, leſquels accroiſſant ſon aage, Vielliſſent ſon Regne, & leur lumiere ſert de flambeau, pour guider ſes pas, Vers l'eternité de ſon Occident. Quelle ſolidité de fondement peut-on donc conceuoir ſur la terre, ſi dans les Cieux meſme par vne reuolution eſſentiellement naturelle, Tout, va roulant à ſon decours: Les mortels, d'vne apparence immortelle font vn monde de deſſains, leur donnent vne eternité, pour duree, mais n'eſtans pas à l'eſpreuue des coups du temps, leur hauteur penche en bas, & leur fondement eſt celuy de leur ruyne.

La verité nous a faict voir, les excez de la grandeur, paſſer les extremitez de la baſſeſſe; Ce Creſus, reduit à tel point de pauureté, qu'il a rendu la miſere plus miſerable qu'elle n'eſtoit, luy donnant de nouueaux titres, en fin ce tout, amoindry tellement dans ſon rien, que ce qui n'a iamais eſté ſe trouueroit pluſtoſt que ſon ombre. C'eſt ce fauory (mais iadis) qui eſleué iuſques au Ciel, ſans toutesfois bouger de la terre: C'eſt en vn clain d'œil enſeueli dans luy meſme cõme indigne d'vn autre tombeau.

La fortune, ceste trompeuse Deesse, luy auoit presté la main pour l'esleuer à son throsne : mais son dernier degré a esté le premier de sa cheute, & on peut remarquer qu'il deuoit estre bien haut, puis qu'il est descendu si bas, ouy si bas, qu'on ne sçait ce qu'il est deuenu. Il apaisé comme vn torrent qui plein de violence disparoist en vn moment, & de s'estre escoulé n'en reste pas seulement la souuenance. Nous voyons la rouë esbranlee, esleuee iusques en haut, & par vn contraire mouuemēt tomber auec plus de vitesse, & retourner dans le centre de son cours. C'est ceste rouë de la fortune, dont parle Origene, qui sans arrest nous porte au plus haut de son sommet, pour nous faire voir au plus bas du descours de son tour. Ainsi ceste marastre des hommees tient la vie & la mort empreinte dans son globe : Nous luy seruons de iouët, car comme vne onde flottante, elle nous fait voir tantost dessus, tantost dessoubs selon l'effect de son inconstance. Tellement que ses subiects ont tousiours pour ombre le dãger, cottoyant de prez leur precipice. Heureux donc celuy, qui sans autre fortune que celle de sa naissance, vit & meurt en sa

premiere condition. C'est vn grãd gain, que de ne faire point de perte, & vne grande fortune que de n'auoir point d'infortune. Qui est celuy qui voudroit estre cõblé d'vne extreme felicité, pour ressentir les plus poignãts traicts du malheur, ? le plus chetif ce feroit tirer l'oreille, & croiroit estre coulpable si l'on le forçoit à ceste iouyssance. Le miserable se console de soy-mesme, Il mesprise les reuers de la fortune, & n'aprehende que ce qu'il endure, les accidens ne luy font pas claigner les yeux, il voit en sa bassesse la cheute des autres & d'vn visage asseuré, prend le temps comme il vient sans craindre de perdre, que ce que nul ne peut sauuer.

Pitoyable est donc la condition de l'homme qui ne recognoissant d'autre Dieu que la Fortune, met son souuerain bien en ses faueurs, sans considerer que les mesmes degrez qui seruent à monter, ont le mesme vsage pour descendre, que tout ce qui tend haut, porte sa visee en bas pour faire agir son contraire: Et que le sommet, est, tousiours l'obiect de la descente, car d'y establir son trosne, la constance mesmes ne le peut pas, tant l'instabilité regne impe-

rieusement sur la terre, de sorte qu'aueuglé de trop de clarté, & esblouy de sa propre lumiere, d'vn cœur prophane s'adore luy mesme, Mais aussi ces Idolles sont les victimes, & apres seruy d'Autel, elles seruent d'offrande, pour satisfaction de leur crime.

Qu'on ne me parle plus ny de fortune, ny d'Amour, ce sont deux aueugles. L'vn porte les fleches comme Tiran, l'autre le Globe, comme volage, & tous deux regnent egalement dans le mõde, mais diuersement par leurs effects, bien que leurs autels ayent de mesmes sacrifices. Ie m'estonne pourtant, que ces deitez imaginaires, ayent peu establir vn Empire sur la terre: & que sans les cognoistre on les adore, ce sõt des erreurs, mais si errantes dans le monde, que c'est sagesse, de faillir de la sorte, pourueu que la repentence ny succede pas, car tout bien, presuppose son mal, par vne loy inseparable de la nature.

Ie croy que si ce Fauory commençoit à renaistre de ces cendres ou de son rien, qu'il fairoit sa sepulture de son berceau, & qu'à peyne auroit-il veu le iour, que le iour ne le verroit plus: Laissons sa memoire à celle des hommes, qu'il a eter-

nisee par sa mort, ne l'ayant peu faire par sa vie.

C'est à vous grand Roy, fils du plus grandde tous les Roys, à qui on doit desia dresser par aduance vn Temple à vos merites, & pour le dedier à l'hōneur, le consacrer soubs vostre nom, puisqu'il comprēd en soy toutela gloire du monde. Ouy c'est à vous à qui se doit tout ce qui se peut rendre, pour celebrer vostre souuenir, qui ne s'oubliera iamais tant que la memoire viura sur la terre. On s'estonne, mais par admiration, que vos ieunes ans vieillis de prudence, nous facent recueillir en leur Auril, tout ce qu'on sçauroit esperer de leur Authomne, & que vostre courage en sa premiere vigueur, produise des effects sans exemple, & en vn triomphe si remarquable, que les plus grandes victoires cedent à ses Lauriers, Lauriers qui vous ostent desia le nom de fils de Mars, pour vous donner celuy de Mars mesme, & encore sont-ils honteux de vous offrir si peu, puis que vous meritez dauantage. Car langue Frāçoise n'est defectueuse qu'en ce qu'elle n'a point de termes assez exprez pour exprimer la moindre de vos loüanges, de sorte que pour vous loüer

il faut dire, qu'on ne peut assez dignement, & s'excuser pour n'estre coulpable, deuant que l'entreprendre. Pour moy ie sçay ceste leçon par cœur de me taire pour parler de vous, puis que le silence honore l'infinité, & qu'vn excés limite de soi mesme ne se peut exprimer que par vn muet langage. Viuez donc seul egal à vous grand Roy, il suffira de dire vostre nom, pour publier vostre gloire, & de vous nommer LOVYS tresiesme, pour vous appeller le plus parfaict qui viue & qui viura dans la memoire des hommes.

FIN,

PERMISSION.

Il est permis, à Ioseph Guerreau, Imprimeur & Libraire à Paris, d'imprimer ou faire imprimer, vendre & debiter La Disgrace du Fauory de la Fortune, Presentee au ROY, *Et deffence sont faictes à tous autres Libraires & Imprimeurs de l'imprimer ou faire imprimer vendre & debiter sans le consentement dudit Guerreau, à peine d'amende & confiscation, suiuant ladite permission qui est du* 27. *May.* 1617.

Signé, H. D. MESMES.

Et D. PARIS,

ACC 83-101 (225)

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

https://archive.org/details/ladisgracedufauo00pari